



QUAND on regarde sur la carte routière le pays que ceinture la Durance, on voit, vers le haut de l'image, une grande place morte. Une résille d'artères et de veines charrie le sang dans la partie basse; la terre verte s'abreuve au torrent; de grasses villes s'arrondissent, les voies sont larges, la poussière du blé roule comme une nuée; mais, d'un coup, tout s'anémie et s'amenuise, la route qu'on suivait du doigt se perd, le sentier même s'efface, une dartre livide s'élargit qui va de Sisteron à Sault: tout est mort,

tout est blanc de la pâleur des terres inconnues c'est Lure.

Plus de chemins. Les traces humaines font peureusement le tour de la montagne. Quelques villages heureux marquent les étapes du voyageur à pied. La route se glisse dans l'entre-bâillement d'une porte de roches; elle tourne; elle danse contre le flanc sauvage et poilu du mont; elle s'esquive dans un val; elle se cache sous les collines; elle fuit enfin vers Laragne, laissant derrière elle, après son prudent détour, la terrible échine.

Ce qu'elle encercle ainsi, c'est la montagne libre et neuve qui vient à peine d'émerger du déluge. Là, le vent est comme un ruisseau et coule à travers votre tête; tout fuit de ce qui constituait le monde habituel, tout coule comme un sable; plus rien de ce qui a été inventé ne compte; vous voilà clarifié et lavé. Il n'y a eu personne avant vous; on n'a pas découvert la brouette; on n'a pas découvert le levier; votre pauvre soulier est mangé par les pierres; le vent arrache votre foulard; une force froide durcit l'air transparent, et soudain, vous voilà nu en face de la terre.

Alors, si l'on a le courage de tout abandonner de gaîté de cœur, si l'on n'a plus d'orgueil que pour le poil de sa poitrine, on avance, porté par les ailes d'une musique intérieure et, un pas après, on trouve sous le chêne un homme aux bons yeux qui paît ses trois brebis en flûtant sur un sifflet de roseau.

Ce jour-là, sur les aires, dans les ruelles fraîches, à l'ombre des granges familières, quand mon ivresse tomba, immobile, je me répétais à haute voix: Lure! J'écoutais le son du mot, j'écoutais le mot tinter sur l'écho du mur, et, aussitôt, la tête pleine d'herbages, le jeu recommençait. Lure!

Et le petit Séraphin me tire par la blouse et me demande: « Tu dors? »

Je me revois dans cette écurie abandonnée, rue de la vieille Boucherie. Je suis allongé sur le sable. J'écoute: Lure!

Je suis sur les aires, et c'est un soir de vent. Je dresse ma blouse comme une

voile et je navigue entre les gerbiers. J'invente toute une odyssee avec des monstres, des ports aux bras ouverts, de bonnes îles mamelues comme des nourrices.

Soudain, une fleur de glace bat mes joues... l'odeur envolée de l'hysope et du genièvre...

Je renifle.

Lure!

Me voilà hanté par ce mot.

Les années passent; chaque fois que je le prononce, j'entends qu'il tombe au fond de moi dans une eau endormie; des ondes s'élargissent, des frissons courent; je suis tout scintillant comme un ruisseau.

Lure 1

Longtemps comme ça, puis, un beau jour, je me mis en marche.

De Manosque, on ne voit pas Lure. La ville est comme un port au fond d'un golfe; elle se musse entre ses olivaias, les toits serrés, les rues étroites, bombant l'échine, la tête au ras de la plaine.

J'avais pris la canne de mon père et je marchais du pas des pionniers. Je voulais sortir de ce trou d'herbes où la ville ronronnait au chaud, me hausser sur le dos de chèvre des collines, et voir... voir ce pays *d'au-delà*. Le ciel, là-bas, était pareil à de l'eau claire.

Je ne vis pas Lure ce jour-là; ni les jours d'après; ni de longtemps. Mais, peu à peu, me devint familier tout le pays sauvage des crêtes, des vals solitaires, et ce grand cratère poilu dans lequel bout la houle échevelée des collines à perte de vue. — — —

Ainsi, pendant toute ma jeunesse, j'ai eu cette montagne à conquérir. Elle fuyait devant mon pied comme une bête pourchassée; elle se cachait sous les brumes, dans les nuages du ciel et dans les nuages de feuilles de la terre. Plus d'un soir, après la poursuite, haletant de tout un jour de chasse, je me suis surpris

à écouter dans les chênaies comme le bruit d'une fuite : le bruit d'un monstre qui fuyait devant moi en écrasant les feuillages.

Heureusement, j'avais le cœur tendre et, arrondissant mes lèvres en cul de poule, je sifflais tout le tendre de mon cœur. J'avais des gestes aimables pour les arbres; je ne cassais pas de branches; je ne cueillais pas de fleurs, les regardant seulement, me baissant pour les sentir; je ne jetais pas de pierres aux moineaux et je savais esquiver les ramures doucement, sans brutalité, en tournant un peu l'épaule. Puis, j'avais hérité de mon père un regard qui attirait les chiens perdus.

Alors, un beau matin, sans rien dire, la colline me haussa sur sa plus belle cime, elle écarta ses chênes et ses pins, et Lure m'apparut au milieu du lointain pays.

Elle était vautreée comme une taure dans une litière de brumes bleues.

Maintenant, c'est Lure. La montagne est là. Des villages encore, mais ceux-là, morts tout à fait : des ossements et de la poussière et, parfois, quelques vieilles femmes, quelques vieux bergers attachés à leur pays qui se sont dit : « Je mourrai là », et qui tiennent parole.

Je me souviens d'un jour de Pâques. D'un de ces squelettes, suintait une musique d'orgue de barbarie. Sur la place de l'église, entre les décombres, une roulotte de forain était garée. C'était un nouveau, il ne savait pas que c'était mort. « Et d'en bas, Monsieur, on ne dirait pas. » Il était monté. Il n'avait plus trouvé là que le Philippe, ce vieil homme qui garde ses deux chiens attachés à sa ceinture de jour et de nuit.

— Alors, moi, Monsieur, je suis fatigué; pour aller ailleurs c'était trop tard; j'ai sorti mon orgue et je tourne la manivelle pour le vieux et pour moi.

Comme on approche de la montagne, on est saisi par le silence et par le froid.

Le silence? Non pas celui des nuits après le vent quand le ciel, blanc d'étoiles, craque comme de la neige, mais une chose qui nous paraît le silence parce qu'elle est vide de bruits humains, un vent qui nous glace parce qu'il est le halètement du monstre.

~~à la montagne~~

Le bourg est au seuil de la terrible montagne. Du côté de Lure, les maisons n'ont pas de fenêtre. Il y a bien un chemin qui monte là-haut; ceux qui le prennent, on les laisse seuls : « Puisque vous le voulez ! » Et on soupire. Si on les aime bien, on tourne le dos et on entre au café. Ici, il y a de l'absinthe d'avant-guerre, de la véritable. Et ceux qui ont défendu d'en boire le savent et ne disent rien; il y a probablement une usine spéciale qui fabrique de l'absinthe exprès pour ce gros village. Et c'est très bien comme ça; il le faut. Pensez-y : ils

sont déjà dans Lure, ceux-là. Ils sont les derniers habitants de toute cette montagne

Voilà le village de l'inquiétude. La fontaine de la place coule en tremblant puis, d'un hoquet de sa gorge de grès, elle coupe sa phrase d'eau et reste muette : elle écoute, puis, doucement, elle recommence à parler. Le chien dort au chaud soleil de la rue. Il saute, tend le cou vers le ciel et hurle son hurlement de lune. On pousse le rideau, un visage vient à la vitre : deux yeux; le rideau retombe. Une femme traversait la place avec un paquet. Elle a laissé tomber son paquet; elle a couru jusqu'à la forge du charron. Maintenant, elle revient sur la pointe des pieds, reprend le paquet et s'en va. Regardez cette enseigne : *Café des Arts*. Voyez cette petite queue sous une lettre et qu'on a essayé d'effacer. Le peintre était là sur son échafaud et il peignait lentement les lettres, et il regardait du coin de l'œil le dos de montagne qui monte entre la mairie et la maison de Sylvie Martin. Arrivé là il a vu... ce qu'il a vu; son corps a commencé

un geste de peur, et cette peur est là, désormais inscrite sur l'enseigne dans cette petite queue de peinture.

Un soir, j'arrive au village; je ne me fais pas plus vaillant que ce que je suis, mais je dois dire que je revenais de la montagne. D'abord, cette fois-là, je ne suis allé que jusqu'au bout du chemin : il se perdait sous la toison basse des chênes-verts; j'ai bien essayé d'aller plus loin, mais la terre devenait vivante sous mes pieds et un peu plus à chaque pas. J'ai fait demi-tour. Ce qui me donnait du courage, c'est le buis que Tistou du Valgasse m'avait fait emporter, un buis long comme un crayon, mais écorché de sa peau et taillé suivant la science que Tistou connaît. « Si ça te prend, il m'avait dit, jette le buis devant toi et ferme les yeux. Ne les ouvre pas d'un bon moment et puis retourne. » Une chose comme ça vous donne tout de suite un peu plus d'aplomb, mais Tistou avait ajouté : « Quand tu reviendras dans ce pays, fais-le-moi savoir. Tu n'as même pas besoin de venir jusqu'ici, va au Valgasse,

demande Firmin, celui qui me monte le manger et dis-lui : « Dis à Tistou que Jean est de retour. » Et quand on est seul dans Lure, il est mauvais de se souvenir que quelqu'un vous attend avec inquiétude, surtout un comme Tistou, un qui sait quoi.

Donc, j'arrive au village; j'avais dû mal faire mon compte; la patache était partie. J'ai appris depuis qu'il faut la guetter comme une bête sauvage : elle vient sur la place, elle se cache sous les platanes, elle reste là un moment sans bouger puis elle s'en va doucement sans se faire voir, par les petites rues détournées. C'est seulement quand elle est loin, au large des champs, qu'elle se met à galoper à bride abattue.

Extrait de
inconnu et
autres caractères

A mesure qu'on monte, les chênes les plus coriaces, les hêtres les plus élevés disparaissent après s'être abaissés jusqu'à vos pieds. Il y a un moment où la cime des arbres touchait la semelle de vos souliers, maintenant l'horizon se déploie. Et la chrétienté s'efface. Puisque Dieu, dit-on, a fait ses ennemis, il a fait ce paysage. Ce qui détruit le cœur des hommes n'est jamais horrible, mais s'accommode au contraire volontiers de paix et

de beauté

33

Été comme hiver, de toutes ces lointaines meurtrières, on le voit blanc. L'hiver, bien entendu, il l'est de neige. Mais l'hiver n'est pas la saison la plus à craindre dans le Haut Pays, l'été y fait beaucoup plus de victimes. On a tort d'imaginer que Jésus-Christ a tout remplacé; ici dessus, on s'en aperçoit. La neige n'est rien, même dressée par le

vent en congères de dix mètres de hauteur, même quand elle engloutit dans ses tempêtes les pères de famille qui reviennent de la corvée du pain. Un homme, né dans ces parages, élevé dans ces forêts, exerçant son métier dans ces hauteurs, est insensible à l'enfer chrétien. La notion du péché est en complet désaccord avec la rose des vents. S'il veut vivre, il doit pécher, chaque jour, chaque heure, et même inventer des péchés mille fois plus mortels que les fameux qui sont dits l'être. Il doit s'en faire un arsenal personnel, les marquer à son chiffre, les utiliser à sa manière, qui est la seule pour leur bon usage et leur parfaite efficacité. Le Nouveau Testament ne s'accorde avec personne, l'Ancien à quelques-uns, quelquefois, mais, ce qui s'ajuste à chacun c'est le sentiment (qui n'a de nom dans aucune langue) que rien n'est poussière. A partir de là, seuls les individus sont possibles et le cœur inutile, ou gênant comme le sein des Amazones. On en fait l'ablation soi-même très tôt, bien avant le Certificat d'études.